

Du caractère irréductible du plurilinguisme¹

Christian Tremblay²

ctremblay@neuf.fr

<http://www.observatoireplurilinguisme.eu>

Résumé

La réflexion suivante emprunte beaucoup à une idée maîtresse de la philosophie nietzschéenne selon laquelle tout est interprétation. Nous sommes de ceux qui pensent que, même si tout est interprétation, dans la mesure où, comme l'a démontré Kant, nous n'avons aucun moyen d'appréhender directement le réel, toutes les interprétations ne se valent pas. Surtout, aucune vision du monde, aucune langue, n'est capable d'épuiser la totalité du monde réel. La diversité linguistique et le plurilinguisme sont donc philosophiquement inéluctables.

Mots-clés : langues, plurilinguisme, philosophie, interprétation

Abstract

The following reflection borrows much from a central idea of Nietzschean philosophy that everything is interpretation. We are among those who think that, even if everything is interpretation, insofar as, as Kant has demonstrated, we have no means of directly apprehending reality, not all interpretations are equal. Above all, no vision of the world, no language, is capable of exhausting the entire real world. Linguistic diversity and plurilingualism are therefore philosophically ineluctable.

Translated with www.DeepL.com/Translator

Keywords : languages, plurilingualism, philosophy, interpretation

Dans une discussion devenue célèbre à propos de la portée philosophique de la mécanique quantique, Einstein faisait observer : « Croyez-vous vraiment que la Lune n'existe que quand vous la regardez ? »

C'était la réponse d'Einstein à une des conséquences philosophiques de la mécanique quantique selon laquelle nous n'avons pas un accès direct à la réalité du monde, mais seulement aux moyens offerts à un moment donné d'en faire la description.

Un linguiste devrait faire observer que la Lune dont parle Einstein n'est ni celle que voyait Galilée et encore moins celle que se représentaient les anciens. Donc, sous le même mot, apparaissent des représentations du réel qui ont évolué avec le temps et le même objet est totalement dépendant de l'observation que l'on peut en faire. Donc, l'observateur est acteur de la construction du réel, ce qui ne veut pas dire que le réel n'existe pas. La remarque d'Einstein est ainsi linguistiquement paradoxal et ce paradoxe est confirmé par la mécanique quantique.

Dans cette seule remarque d'Einstein se trouvent condensées les problématiques les plus fondamentales qui sous-tendent tous les débats sur la question de savoir si une langue unique est possible et si elle est souhaitable, discussion ouverte et jamais close depuis le mythe de Babel.

Nous allons essayer de montrer dans ce court article, à la lumière de rapprochements qui ont jusqu'à présent rarement été tentés, que la tentation du monolinguisme, à travers l'adoption d'une langue unique, est largement contredite par tous les développements scientifiques et philosophiques des derniers siècles.

Nous allons donc parcourir quelques résultats scientifiques que l'on peut considérer comme acquis et qui ont cependant pour caractéristique de heurter le sens commun, ce qui explique la marche forcée vers l'homogénéisation linguistique mondiale que l'on observe.

1 Article publié dans Bulletin Européen des Sciences Sociales N° 10 2013 GERDÉS Montrouge (édit. l'Harmattan)

2 Docteur en sciences de l'information, président de l'Observatoire européen du plurilinguisme

Le sens commun dit que la langue est un outil de communication et qu'il est beaucoup plus simple et économique de disposer d'une langue commune voir unique pour communiquer et ainsi de développer la richesse et des rapports pacifiques entre les hommes. A l'inverse, la diversité linguistique est un frein aux échanges et crée des barrières entre les hommes et favorise les guerres.

Les points que nous allons articuler vont à rebours de ce sens commun qui joue très largement en faveur de l'unification linguistique et qui est de plus porté par deux dynamiques complémentaires fondamentales : l'impérialisme américain et la mondialisation néolibérale.

Les développements qui suivent portent sur des problématiques qui ont animé de nombreuses discussions depuis des décennies sinon des siècles. Ils ont plus valeur par leurs enchaînements que par leur contenu nécessairement très ramassé.

Notre démonstration repose sur quelques principes ayant valeur d'axiomes qui s'enchaînent de façon rigoureuse. Mais si les fondements intellectuels du plurilinguisme apparaissent très solides intellectuellement, il n'en reste pas moins nécessaire d'avoir une stratégie de combat pour défendre les principes de la diversité culturelle et linguistique.

Voici ces principes :

- Il n'y a pas d'accès direct à la chose, mais seulement à son interprétation qui est le processus producteurs de signes sur l'objet.
- L'interprétation est le processus par lequel la chose existe pour nous.
- L'interprétation est un processus récursif. L'objet de l'interprétation est lui-même interprétation. (cf. Montaigne, Essais, liv.iii, chap. xiii)
- Toute activité humaine est le produit d'une interprétation.
- L'interprétation est un acte de pensée distinct mais qui n'a pas d'existence indépendamment de la langue.
- Tout est langage. On ne pense qu'avec des signes. (cf. Wittgenstein, Peirce, Saussure).
- Malgré des tendances uniformisatrices, il existe une multiplicité de mondes possibles.
- La diversité linguistique et culturelle garantit que les citoyens resteront des acteurs de leur propre vie. Il y a une relation étroite entre diversité linguistique et culturelle et démocratie.

1) "Tout est interprétation" (Nietzsche)

Le premier point est le caractère premier et incontournable de l'interprétation.

Comme cela est rappelé par J. Roebke (2010) à propos des conséquences philosophiques de la mécanique quantique, "aucun de nous ne perçoit le monde tel qu'il est *fondamentalement*. Nos sens ne nous donnent pas accès aux éléments de matière les plus infimes, ni aux forces qui les meuvent. Ils appréhendent le monde "en moyenne" et enregistrent l'effet de milliards de milliards de particules et d'atomes bougeant de concert. Nous sommes des dispositifs de mesure grossiers, coupés du monde situé au-delà des portes de la perception....Fondamentalement, la mécanique quantique concerne la façon dont nous autres, observateurs, sommes connectés à l'univers que nous observons."

Le propos n'a en réalité rien de révolutionnaire, si ce n'est qu'il est tenu dans des enceintes où dominant le sens commun du réalisme selon lequel le monde existe indépendamment de l'observateur.

Le débat n'est pas tout-à-fait clos et le physicien A. Zeilinger fait ce compromis entre le réalisme et l'interprétation quantique : "La mécanique quantique est fondamentale, probablement encore plus que nous en avons conscience, mais abandonner complètement le réalisme est certainement une erreur. Pour reprendre les propos d'Einstein, abandonner le réalisme concernant la Lune, c'est ridicule. Mais au niveau quantique, nous sommes bien obligés de renoncer au réalisme."

Il pourrait donc y avoir une différence entre le niveau quantique de l'infiniment petit et le niveau

d'observation du commun des mortels, qui est appelé "le monde classique".

Ce point n'est pas facile à admettre et selon C. Brukner et J. Kofler, membre du groupe d'A. Zeilinger, nous créons le monde classique que nous observons en fonction de la sensibilité de notre perception et ainsi, "Il pourrait y avoir d'autres mondes classiques complètement différents du nôtre".

Enfin, dernière citation de A. Zeilinger : « Je ne suis pas un adepte du constructivisme, mais justement un adepte de l'interprétation de Copenhague. D'après cette théorie, l'état quantique est l'information que l'on a sur le monde. [...] Il s'avère finalement que l'information est la base fondamentale et essentielle du monde. Nous devons bien nous démarquer du réalisme naïf, selon lequel le monde existe seul sans notre participation et indépendamment de notre observation. »

Nous avons tenu à commencer par l'exposition sommaire d'un débat fondamental qui mobilise une frange numériquement marginale mais épistémologiquement essentielle de la communauté scientifique, car l'orientation prise par ces discussions bouleverse complètement le sens commun qui prévaut aujourd'hui dans la communauté scientifique, principalement dans les sciences "dures", mais également très prégnant dans les sciences humaines et plus largement encore dans les médias et l'opinion publique. Or, l'essence de l'esprit scientifique, tel que nous l'avait appris Bachelard, c'est justement de voir des choses qui échappent au sens commun et le contredit le plus souvent.

Pour nous assurer un minimum de sécurité et montrer que nous n'intervenons pas dans cette problématique de l'interprétation en franc tireur ou en éclaircur avancé, on peut se référer à Montaigne, évoqué par Michel Foucault (1966, p. 55) qui, avec les connaissances de son temps, ne disait pas fondamentalement autre chose : "Il y a plus à faire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur tout autre sujet; nous ne faisons que nous entregloser"³. Ainsi, pour Michel Foucault, "le propre du savoir n'est ni de voir, ni de démontrer, mais d'interpréter" (ibid, p.55).

Il faut se souvenir aussi, avec Christian Berner (2006), que le primat de l'interprétation est aussi une des thèses fondamentales de Nietzsche selon qui "tout est interprétation" : « Que la *valeur du monde* est dans nos interprétations (- que peut-être quelque part d'autres interprétations que celles qui sont simplement humaines sont possibles-), que les interprétations sont jusqu'à présent des évaluations [...] c'est là ce qui transparaît dans mes écrits » (*Fragments posthumes* automne 1885 – automne 1886 2 [108] KSA 12, 114)⁴

Nous venons donc de voir que tout est interprété, que tout est soumis à de perpétuelles réinterprétations, depuis la nuit des temps, qu'il s'agisse de créations artistiques ou de phénomènes physiques, et que cette caractéristique est commune à toutes les activités humaines.

Nous avons vu au début de cet article que l'interprétation ne pouvait être absolue, et que dans le domaine de sciences physiques, l'interprétation, continuellement réinterprétée, changeait avec le temps.

Nous avons vu une autre relativité de l'interprétation, la relativité par rapport à l'observateur et aux conditions de l'observation.

Rien n'empêche cependant à la communauté scientifique d'échanger et de se réunir pour convenir d'une interprétation commune.

Nous venons de voir que le recherche d'interprétations communes qui est un des motifs de l'activité scientifique peut atteindre ou ne pas atteindre son objectif, et quand l'objectif est atteint, il ne l'est que ponctuellement, ce qui veut dire en clair, que l'objectivité scientifique n'est pas non plus un absolu, qu'elle n'est que partielle et soumise à révision et que son avancée n'est pas quelque chose

3 Montaigne, Essais, liv. III, chap. XIII.

4 *Kritische Studienausgabe*, éd. G. Colli et M. Montinari, Berlin/New York, DTV/de Gruyter, 1988

de linéaire. Il peut y avoir une objectivité partielle, mais les choix de développement scientifique échappe quant à eux à l'objectivité, ce qui est peut-être difficile à admettre, mais qui est un fait.

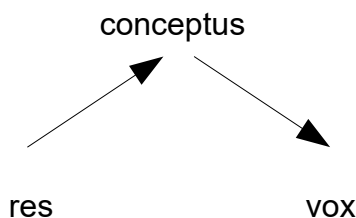
Yves Citton (2010, p.28-29), dans un ouvrage qui doit être lu et relu, écrit : "Il n'y a donc pas de "connaissance" qui ne soit en même temps une "interprétation". Les leçons épistémologiques à tirer de la linguistique saussurienne restent parfaitement valides et éminemment importantes : aucune connaissance n'est imposée au sujet par la réalité matérielle elle-même; toute connaissance dépend du point de vue à partir duquel on aborde l'objet à connaître, lequel objet est déterminé par les pratiques dans lequel est impliqué le sujet connaissant; la même portion de réalité matérielle peut donc être perçue (connue, interprétée) de façon très différentes (voire contradictoires entre elles par différents sujets impliqués dans des pratiques différentes.

Si un tel cadre conceptuel fait s'évaporer la distinction entre connaissance et interprétation ⁵, on pourrait néanmoins s'en servir pour déniaiser, à la suite de l'anthropologie des sciences élaborée par Bruno Latour, certains discours encore dominants quant à l'"objectivité" de la "connaissance scientifique". Sans aucunement perdre ce qui fait la spécificité et la puissance propres des connaissances scientifiques, il reste important de "relativiser" non pas tant leur contenu que - en amont - leur *pertinence*. Le fait qu'une connaissance ait été développée dans le cadre d'une procédure "scientifique" (ou non) ne change rien au fait que sa pertinence dépend de certaines pratiques (sociales) qui ont conditionné sa formation et qui conditionneront son existence. D'autres pratiques sociales auraient conduit à produire d'autres connaissances possibles des *mêmes* parties de la nature. Les connaissances scientifiques, comme toute forme de connaissance, ne représentent que certaines façons (relatives) d'interpréter nos interactions (nécessaires) avec la nature. "

Pour ne prendre qu'un exemple, une grande partie des travaux en sciences économiques dans les années 1980 et suivantes avaient pour objectif de légitimer les nouveaux développements de l'économie financière et ont cherché à prouver qu'une nouvelle crise économique n'était plus possible et que l'économie mondiale était engagée dans une croissance indéfinie. Tout le monde a cru à ces sornettes. On connaît la suite.

2) La référence revisitée : plusieurs mondes classiques ?

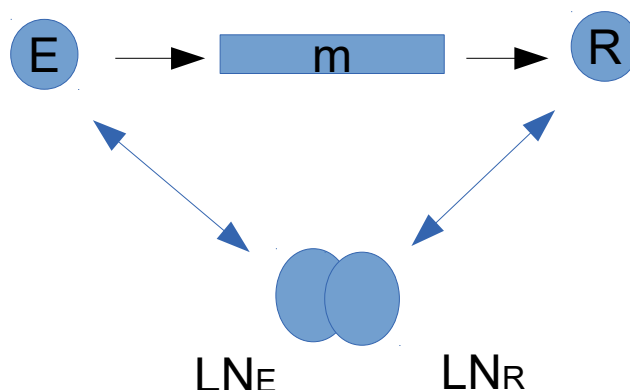
Il est évident que cette approche, bien qu'elle ne soit pas neuve vient bouleverser radicalement la représentation classique du rapport entre la réalité et le monde que l'on désigne habituellement par le terme de *triade aristotélicienne* dans laquelle le monde apparaît comme la référence que le langage permet d'exprimer au moyen des concepts. On en attribue souvent la paternité à Aristote, mais on en doit la reformulation à Thomas d'Aquin : "Les paroles sont les signes des pensées et les pensées des similitudes (similitudines) des choses. D'où il suit que les paroles se réfèrent aux choses désignées moyennant les concepts". D'où le schéma suivant :



On trouvera dans Rastier (1990-a et 1991, chap. 3) une discussion détaillée de cette représentation. Nous nous bornerons à deux remarques par rapport à ce qui vient d'être énoncé plus haut. Il y a d'abord une indétermination sur le contenu de *res*.

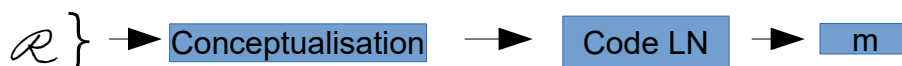
⁵ et tout l'ouvrage d'Yves Citton consiste à établir cette différence, comme l'indique le titre même *Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, et on relèvera le pluriel appliqué à *culture*.

Bernard Pottier (1974, p.21) introduisait son manuel de linguistique générale par un schéma très dépouillé de la communication ramenant la communication linguistique à "un échange de messages entre deux interlocuteurs au moins" :



Disons tout de suite que ce schéma représente un type de communication réduite supposant, comme le précisait Bernard Pottier, des niveaux de connaissance linguistique (et extra linguistique) de l'émetteur et du récepteur comparables.

Pottier traite dans un second schéma la relation entre l'émetteur et le monde de référence qui est précisé comme pouvant être réel ou imaginaire :



Parcours de l'émetteur (énonciation EN)

Ce schéma porte plus que des traces d'une conception restreinte de la communication dont il sera question un peu plus loin. Mais ce qui interpelle est que le périmètre de la référence ne se limite pas au "réel" mais inclut l'imaginaire, ce qui veut dire que le sujet fait partie du monde référent. Donc, l'extériorité du monde par rapport au langage, qui ressort de la triade aristotélicienne ou scolastique n'est pas valide. Le monde ne se conçoit pas indépendamment du sujet. Le langage fait partie lui-même du monde auquel il réfère. L'interprétation qui prend la forme du langage réfère ainsi à elle-même, ce qui corrobore parfaitement l'hypothèse quantique. Le monde est donc un monde d'interprétation. On peut bien faire l'hypothèse que le réel existe en lui-même, qu'il existe avant et après l'observation, mais cette hypothèse est vaine car le monde n'existe pour le sujet que pour autant qu'il a pu l'observer et donc l'interpréter. En réalité, le référent réel ou imaginaire dans le modèle présenté par Pottier est "ce dont on parle". Il est interne au langage et n'a donc rien à voir avec le *res* de Thomas d'Aquin. En cela, Pottier est parfaitement dans la ligne du paradigme saussurien.

Pierre Frath (2007, p. 98) ne dit pas autre chose : "Une loi qui constate que les rivières coulent vers le bas enregistre bien une certaine forme de réalité... Sans entrer dans le vif du sujet, ..., faisons pour l'instant remarquer que parler de *rivière*, de *couler*, de *bas*, etc., c'est déjà porter un regard chargé de sens sur le monde, qui en lui-même ne contient pas de rivières et où rien ne coule, qui ne contient que de la matière sous différentes formes. Parler de *rivière*, c'est déjà parler de *couler* et d'un sens d'écoulement... La loi n'est alors qu'un signe interprétant qui développe certains aspects des objets dénommés."

Pierre Frath, même s'il s'en défend, confirme lui-même complètement le paradigme saussurien qui a été d'inclure dans le langage tout le champ de l'interprétation. Il confirme également complètement

la leçon de Vygotski (1934) d'inséparabilité de la pensée et du langage. On peut bien représenter conceptualisation et code LN de manière distincte sur un schéma à fin didactique, cette présentation conduit le lecteur inattentif à une erreur fondamentale d'interprétation, car la langue ne se réduit pas à un code. "La pensée ne s'exprime pas dans le mot, elle s'y accomplit" (Vygotski (1934, p.428)).

3) Wittgenstein et le plurilinguisme

S'il est vrai que tout est interprétation et que l'interprétation s'accomplit dans le langage, on devrait de prime abord considérer comme vraie la proposition de Wittgenstein selon laquelle "les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde" (Tractatus 5,6).

L'interprétation de cette phrase dans la continuité de ce qui précède est problématique, non pas tant en elle-même que par rapport aux conditions de son énonciation et par rapport aux interprétations de la pensée de Wittgenstein.

Il va de soi que ni Wittgenstein, ni ses exégètes, n'avaient en tête à aucun moment les questions que nous nous posons en ce qui concerne le plurilinguisme, la traduction et la langue unique.

Néanmoins, une interprétation spontanée qui nous vient est que le langage constituant l'univers de l'individu, un "milieu" dirait François Rastier, au même titre que l'air, le fait pour une personne de parler deux ou plusieurs langues, modifie sa vision du monde et constitue un atout majeur dans un monde multilingue. Oui, le langage est un univers en soi, et malgré son étendue qui peut sembler infinie, il est aussi une limite et le plurilinguisme repousse les limites du langage à la fois par la langue maternelle que l'on possède mieux et par les autres langues.

L'assertion de Wittgenstein ferait-elle ainsi écho par exemple à Goethe quand il dit que celui qui ne connaît pas de langues étrangères ne connaît pas sa propre langue ou au proverbe arménien "Autant tu connais de langues, autant de fois tu es un homme" ?

Attendu qu'il n'existe aucune intentionnalité de la part de Wittgenstein de poser ce type de question, il nous faut seulement vérifier si dans la pensée de Wittgenstein, il n'y a pas des éléments qui nous mènent néanmoins à cette conclusion.

C'est ce que nous voulons montrer, avec une réserve de poids.

D'abord, c'est une conception étendue de la langue que Wittgenstein met en œuvre, ce qui peut surprendre, car le Tractatus est écrit dans le contexte du positivisme logique marqué par une conception de la langue comme code permettant d'exprimer le réel et tout le réel.

Pourtant l'idée que "le monde coïncide pour nous avec la langue" est incompatible avec une vision de la langue en tant que simple code. On peut dire que compte tenu de l'époque, parler à propos de la langue en se limitant au mot, sans considération du texte, ni même du corpus dans lequel le mot n'est qu'un atome, n'est pas nécessairement le signe d'une vision réductrice de la langue.

Vygotski, qui, comme Wittgenstein, n'était pas linguiste, traite dans *Pensée&langage*, essentiellement du *mot*, tout en manifestant une conception étendue de la langue et sans ignorer la notion de corpus.

Relisons Vygotski (1934, p.56) : "La première fonction du langage est la fonction de communication. Le langage est avant tout un *moyen de communication sociale*, un moyen d'expression et de compréhension. Habituellement cette fonction était elle aussi, dans l'analyse qui décompose en éléments, détachée de la fonction intellectuelle et, tout en les attribuant tous les deux au langage, on les considérait comme parallèles et indépendantes l'une de l'autre. Le langage semblait cumuler la fonction de communication et la fonction de pensée, mais quels rapports celles-ci ont-elles l'une avec l'autre, qu'est-ce qui a déterminé la présence de ces deux fonctions dans le langage, comment se développent-elles et comment sont-elles unies structurellement entre elles, tout cela n'a jamais fait et ne fait toujours pas l'objet de recherches.

Cependant la signification du mot est autant l'unité de base de ces deux fonctions du langage que

l'unité de base de la pensée."

Le parallèle avec Wittgenstein considérant que l'on ne peut pas penser au-delà de ce que l'on peut dire est possible. Au-delà, nous avons le *non-sens*.

On pourrait discuter de ce qu'il faut mettre dans la notion de *pensée*. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein postule une unité de structure entre l'univers physique, le langage et la pensée, identité de structure qui disparaîtra dans ses *Recherches philosophiques*. Il reste trois propositions importantes de notre point de vue :

- La conception étendue du langage
- L'intégration du langage et de la pensée
- La non extériorité de monde de référence par rapport au langage

Or, ces trois propositions sont trois fondements du plurilinguisme.

Nous devons cependant nous arrêter sur la notion de limite.

En parfaite conformité avec B. Russel, Wittgenstein nous dit que "ce qui s'exprime dans le langage, nous ne pouvons l'exprimer par le langage" (*Tractatus* 4.121), ce qui veut dire que "le langage ne peut se dire lui-même" (Hadot (2004, p.33)).

Or, cette proposition est sans aucun doute valable pour une langue artificielle quelconque, mais non pour les langues naturelles. En tout cas, elle est à l'opposé de cette fulgurance de Louis Hjelmslev (1966, p. 139) pour qui la langue naturelle qu'il appelle "quotidienne" est la seule qui puisse parler d'elle-même et de toutes les autres : "Une langue quotidienne (comme le français, l'anglais, l'allemand, etc.) est donc une espèce particulière de langue : On entend par *langue quotidienne une langue dans laquelle toutes les autres langues se laissent traduire*. Tout jeu d'échecs se laisse traduire, formuler, dans une langue quotidienne, mais non l'inverse. D'une manière générale, ce qui distingue la langue quotidienne des autres espèces de langues (par exemple du langage symbolique du mathématicien ou du formulaire du chimiste), c'est de n'être pas construite en vue de certaines fins particulières et d'être applicables à toutes les fins ; dans la langue quotidienne, on peut, au besoin par des détours, et au prix de beaucoup d'attention, formuler n'importe quoi. Même tout morceau de musique narrative sera traduisible en un fragment de langue quotidienne - la réciproque n'étant pas vraie. Car dans la langue quotidienne on peut, comme l'a dit Søren Kierkegaard, s'occuper de l'ineffable jusqu'à ce qu'il soit énoncé ; voilà l'avantage et le secret de la langue quotidienne. C'est pourquoi le logicien polonais Tarski (qui est arrivé au même résultat indépendamment de l'auteur de ce livre) a raison de dire que les langues quotidiennes, contrairement aux autres langues, sont caractérisées par leur "universalisme".

On reviendra ultérieurement sur la notion d'universalisme. Mais pour le moment, constatons seulement que Wittgenstein a parfaitement pris en compte ce problème en lui donnant cependant une solution à nos yeux non satisfaisante. Au lieu d'admettre le caractère récuratif fondamental de la langue naturelle, il propose que ce qui ne peut être dit par la langue, et notamment sur elle-même, ne peut qu'être *montré*. Du coup la notion de limite paraît impliquer une fermeture existentielle et prend le caractère très angoissant d'un enfermement, alors que par la récursivité intrinsèque des langues naturelles, celles-ci, au travers de leurs propres métamorphoses, possèdent en elles-mêmes la capacité de repousser à l'infini leurs propres limites.

C'est ce que nous distinguons comme ressource du plurilinguisme et de la diversité linguistique et culturelle, célébrée dans la déclaration de l'UNESCO de 2001, qui nous positionne aux antipodes des pressions homogénéisantes d'une *lingua franca* impériale.

4) Théorie de l'information vs théorie linguistique de la communication

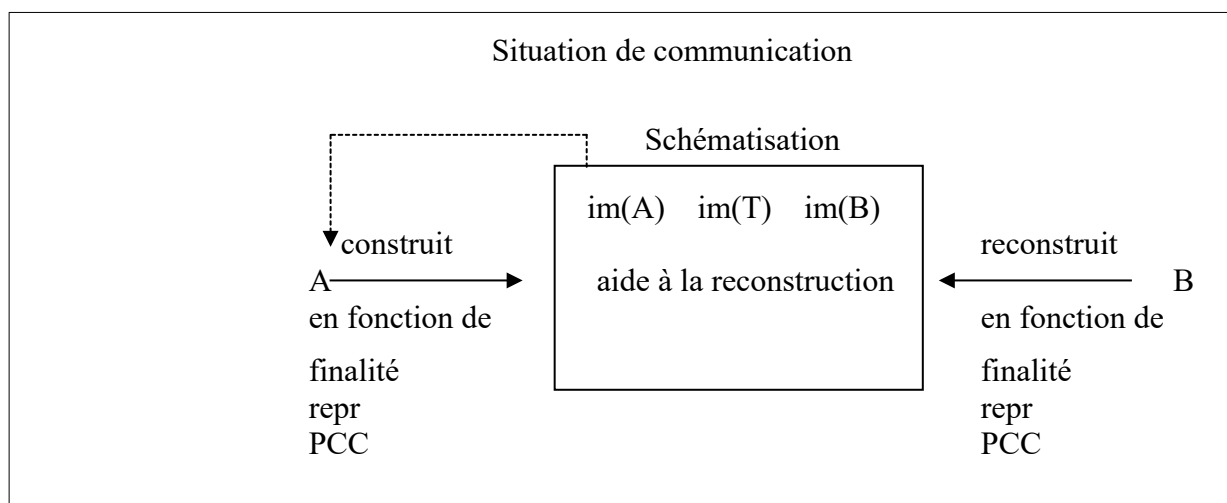
L'intégration de l'interprétation dans la référence, du sujet dans le monde auquel il appartient, impliquent une différenciation irréductible qui bouleverse les conditions idéales de la

communication.

Le modèle basique de la communication, tel qu'on l'a vu plus haut, renvoie à une situation d'exception, telle que la communication d'un bulletin météo, qui peut être monolingue ou multilingue, cela n'a pas d'importance, car la langue, qu'on l'appelle langue de spécialité, langue de service ou code, peut être traduite dans les deux sens sans perte. Ce modèle dont la validité est limitée à des contextes très spécifiques, n'est pas généralisable.

Un modèle complet de la communication doit reposer sur une conception pleine de la langue, sur l'intervention de processus plus ou moins complexes d'interprétation, dans lesquels interviennent les *préconçus culturels* impliqués dans toute langue de culture, et les finalités de la communication qui peuvent être différentes selon les interlocuteurs, la notion d'interlocuteur pouvant recouvrir des réalités multiples, individuelles, collectives, virtuelles, simultanées, différées.

D'où le modèle suivant du à Jean-Blaise Grize (1997, p.29) :



A partir de ce modèle général, nous devons insister sur trois points.

D'abord ce modèle intègre le caractère incontournable de l'interprétation à laquelle se livre tant l'émetteur que le récepteur. L'interprétation a pour objet d'obtenir des deux interlocuteurs un niveau satisfaisant de compréhension. Sans l'interprétation, malgré l'identité des termes ou leur mise en correspondance, il n'y a aucune assurance que l'émetteur et le récepteur comprennent la même chose.

Nous ne sommes pas, très clairement, dans le contexte du pilote d'avion qui communique avec la tour de contrôle ou du militaire qui communique avec un autre militaire et qui demande "reçu 5 sur 5 ?" ou "can you copy ?". Quand la langue est un code, le récepteur doit être capable de renvoyer à l'émetteur le message à l'identique, sans transformation.

Dans le schéma général de la communication les concepts manipulés, explicites ou implicites, font l'objet d'un nombre indéfini de reformulations et de variations de la même façon qu'un thème musical, et c'est ce qui fait la force de ce que l'on veut dire. On peut d'ailleurs observer que le parallèle que Wittgenstein établit entre langage et thème musical dans ses *Recherches philosophiques* (cf. Hadot (2004, p.19)) n'est pas fortuit. Le contexte d'application du schéma général peut ainsi aussi bien être un colloque, un essai, un roman, une pièce de théâtre, une poème ou une discussion au coin du feu.

Second commentaire : le caractère incontournable de l'interprétation nous fait descendre dans les profondeurs de la langue, ce que signale la référence aux pré-construits culturels (PCC). Il s'agit bien de langues de culture et non des codes qui peuvent en être dérivés (globish, anglais

international par exemple) ou non (langage artificiel ou mathématique).

Enfin, si l'interprétation est d'application générale à l'intérieur d'une même langue, elle l'est d'autant plus entre langues différentes, ce qui veut dire que toute communication interlinguistique implique des processus d'interprétation et de traduction qui sont soit pris en charge par les interlocuteurs, quand ils le peuvent, soit doivent être assurés par des interprètes et traducteurs, auteurs plurilingues, interprètes et traducteurs étant ainsi les médiateurs incontournables de la communication et du dialogue interculturels, communication et dialogue qui sont une source essentielle d'un enrichissement mutuel.

Abandonnant toute conception naïve et simpliste de la communication, dont l'application se limite à des contextes finalement assez marginaux, on peut déduire de ce schéma une caractéristique de toute communication en contexte international : la qualité de la communication est proportionnelle aux moyens linguistiques mis en œuvre.

Si l'on doit se limiter à l'usage d'une langue simplifiée ne permettant que la transmission d'informations brutes, on devra se limiter à une communication minimale et accepter le principe d'une communication réduite. Cette communication réduite est la seule qui se prête à la traduction automatique, laquelle traduction présente l'avantage d'élargir les capacités d'échanges d'information sans nécessité d'un recours systématique à une langue véhiculaire unique.

Si l'on recherche au contraire une communication pleinement accomplie, ou bien les interlocuteurs ont un niveau de compétence élevé, soit dans la langue commune choisie, soit dans la langue de l'autre, ou bien on a recours à des interprètes et/ou des traducteurs qui sont parmi les plus vieux métiers du monde. Dans ces deux hypothèses et seulement à ces deux conditions alternatives, on peut espérer une communication réussie. Ce qui veut dire qu'une communication réussie en contexte international est une communication plurilingue.

5) "L'avenir de l'Humanité dépend de l'avenir des humanités"

Nous avons montré qu'aucune activité humaine n'échappait consciemment ou inconsciemment à la nécessité de l'interprétation qui va s'accomplir dans le langage.

Dans les sciences dites "dures", une partie du travail de recherche consiste à s'entendre sur ou à rapprocher les interprétations les unes des autres, en quête d'une objectivité scientifique qui reste en tout état de cause relative. Quoi qu'il en soit, on peut considérer que, indépendamment de la question de la *pertinence*, la recherche en sciences "dures" tend à l'établissement de lois générales destinées à être reconnues comme telles par la communauté scientifique et éventuellement au-delà. La question de la langue commune, se pose essentiellement en termes de communication interne à la communauté scientifique elle-même. Vis-à-vis du public, si tant est que les résultats de la recherche intéressent les citoyens que nous sommes, a priori concernés à la fois par les conséquences sociales des résultats de la recherche et par les coûts qu'ils supportent, la question se pose de la diffusion des résultats de la recherche dans un langage intelligible, c'est à dire dans la langue de tous les jours. C'est donc d'abord une question de fonctionnement de la démocratie, mais pas seulement. Quand un pays bénéficie d'un potentiel de recherche important, et appelé a priori à se maintenir, il est peut-être préférable que ce pays reste créateur de contenus dans sa propre langue. Les bénéfices à en attendre sont de garder l'accès aux sources anciennes et de conserver tous les ressorts de sa créativité qui peuvent avoir peine à s'exprimer à travers une langue véhiculaire.

Les sciences "dures", comme le souligne Jean-Marc Levy-Leblond, ne sont pas non plus à l'abri de problème d'interprétation et de traduction, car que le langage scientifique n'a pas toujours la rigueur indispensable.

Jean-Marc Levy-Leblond (2010) donne divers exemples tels que *big-bang*, terme trompeur dont l'apport scientifique est inexistant, ou le *principe d'incertitude* énoncé en 1927 par Heisenberg comme *Umbestimmtheit*, qui signifie en réalité *indétermination*, traduit correctement en italien par

indeterminazione, incorrectement en anglais par *uncertainty*, et qui revient dans une traduction incorrecte en français via la traduction anglaise sous la forme de *principe d'incertitude*, mais qui aurait peut-être mérité, par rapport à son original en allemand, un néologisme tel que *indéterminitude*.

Jean-Marc Lévy-Leblond plaide ainsi pour un travail explicite et délibéré de réflexion linguistique en science à partir de la diversité des langues existantes.

Donc, en sciences "dures", si l'utilisation d'une langue unique par les communautés scientifiques, répond à des besoins de communication interne à ces communautés, avec des résultats qui ne sont pas optimaux, le recours à cette langue unique ne satisfait en rien ni les besoins de communication externe, ni ceux d'une élaboration conceptuelle rigoureuse qui passe par l'application d'un plurilinguisme fondamental, qui doit être considéré comme une condition de qualité de la recherche.

Pour les sciences humaines, leur situation est très différente en raison de leur statut épistémologique. Alors que les sciences dites "dures" s'exercent à dégager des lois générales et universelles, les sciences humaines et sociales s'attachent à observer les sociétés humaines peut-être dans leur universalité, mais assurément dans leur diversité, ce qui veut dire qu'elles s'observent elles-mêmes et qu'elles sont observatrices d'objet dans lesquelles elles sont elles-mêmes actrices.

François Rastier, qui regroupe à juste titre, les sciences humaines et sociales sous un seul vocable de "sciences de la culture", observe que "Même promu au rang d'observables, les faits humains et sociaux restent le produit de constructions interprétatives".

Or, on vient de voir que le statut épistémologique des sciences dites "dures" n'est pas aussi certain qu'on le croit généralement et que l'objectivité scientifique n'est pas absolue.

Une différence apparaît irréductible jusqu'à preuve du contraire, c'est que les expériences en sciences dites "dures" sont reproductibles, alors que ce n'est pas le cas, en ce qui concerne les sciences de la culture.

Ceci étant, leurs statuts linguistiques et en tant que "constructions interprétatives" ne doivent pas être complètement dissociés, du seul fait de la place que les langues naturelles continuent d'occuper dans la description scientifique des résultats de la recherche en sciences "dures", et dans les conditions de leur élaboration.

Il y a donc à la base des sciences "dures" et des sciences de la culture une différence de rationalité. Vico a semble-t-il été le premier à fixer les bases de cette distinction (Chabot 2005, p.26). Vico distingue, à côté et non contre la *rationalité théorique* du cartésianisme, la *rationalité pratique* : "Pour celle-ci, les mythes sont les instruments qui lui permettent d'élaborer son monde (et la vérité de ce monde là), celui dans lequel les hommes vivent et ont vécu avant de penser scientifiquement. Elle organise la réalité concrète de l'existence dans le temps. Il s'agit donc bien d'une autre Raison, pas seulement d'une autre manière de dire le monde, mais d'une autre façon de le concevoir et de le construire."

C'est généralement à Vico que l'on attribue la paternité des méthodes comparatives en linguistique et en histoire qui sont la source d'une conception philologico-historique des langues dans leur diversité. "Une telle conception... s'inscrit en faux, radicalement, contre la conception anti-naturelle et tout artificielle d'une langue générale du genre *esperanto*, (ou toute *lingua franca* décrétée), qui ne réussit, en guise de langage "universel", qu'à fabriquer paradoxalement un idiome particulier complètement étranger à l'histoire des langues dans lesquelles se manifestent la naissance, la croissance et la mémoire des mœurs de l'humanité... Avant d'être un instrument logique de communication, une langue, en effet, en substance - étymologiquement : parce qu'elle est ce qui se tient et se maintient dans le passage du temps - est une certaine façon de continuer à vivre." Chabot 2005, p. 151-152). Pour Vico, cette "substance", morale et politique des langues dans leur fonction et leur finalité d'humanisation et de civilisation des peuples, est donc substantiellement synonyme d'*universalité* grâce à (et non pas : en dépit de) leur diversité.

Sans filiation affichée, le projet humboltien reprendra le projet de Vico avec lequel il a en commun deux traits fondamentaux : l'association entre langue et pensée sans que l'un des termes ne s'absorbe dans l'autre ; l'association et non l'opposition entre diversité et universalité, en opposition radicale à l'universalité mutilante du modèle fonctionnel de la communication (Wismann&Judet de La Combe 2004, p 69-77).

Pour François Rastier (2001, p. 280-281), l'enjeu intellectuel premier des sciences de la culture est donc de "prendre pour objet la diversité culturelle". Il s'agit de fonder une sémiotique des cultures qui "se doit d'être différentielle et comparée, car une culture ne peut être comprise que d'un point de vue cosmopolitique ou interculturel : pour chacune, c'est l'ensemble des autres cultures contemporaines et passées qui joue le rôle du corpus. En effet, une culture n'est pas une totalité : elle se forme, évolue et disparaît dans les échanges et les conflits avec les autres."

La crise dans laquelle semble s'enfoncer le monde occidental, et dont l'échec spectaculaire de la stratégie de Lisbonne de l'Union européenne pour une "société de la connaissance", est un puissant révélateur, doit nous conduire à restaurer une distance critique qui nous a fait défaut dans les dernières décennies. Cette distance critique ne peut venir que d'un renouveau des Humanités. C'est le sens d'appels séparés mais convergents de personnalités comme François Rastier (2013), Yves Citton (2010), Heinz Wismann et Pierre Judet de La Combe (2004), mais aussi de la philosophe américaine Martha Nussbaum (2010) et de Lindsay Waters (2008). Ces appels lancés sous le signe de l'urgence rencontreront-ils l'accueil attendu ? Il faut l'espérer.

6) L'Humanité est et doit rester plurilingue

On l'aura compris. La question de la diversité linguistique et du plurilinguisme est un enjeu politique et géopolitique majeur. Nous en arrivons ainsi à tracer quelques lignes stratégiques basées sur une analyse des forces en présence et des axes stratégiques autour desquels doivent s'organiser des politiques publiques.

- Les dynamiques uniformisatrices

La première dynamique est de nature purement impérialiste. La langue est un élément à part entière de la stratégie du *soft power*, théorisée par le professeur américain Joseph Nyes en 1990, mais pratiquée activement par les États-Unis dès l'aube du XXe siècle. Le *soft power*, en français *stratégie d'influence*, n'est en politique internationale ni une pratique nouvelle, ni une spécificité américaine, mais dans le contexte contemporain, il est un levier essentiel d'un impérialisme qui agi à visage découvert. Il est même aujourd'hui, du fait des revers militaires qui ont marqués les dernières décennies, le levier principal pour la puissance américaine à côté de la stratégie du dollar et du renseignement stratégique, dont l'actualité récente nous a révélé la vigueur.

L'autre dynamique fondamentale est la dynamique de la mondialisation néolibérale, dynamique en partie liée à la dynamique précédente, mais qui a en réalité son autonomie. Il est vrai que dans une première période, autour des années quatre-vingts, il y a avait identification entre les intérêts des multinationales, Wall Street et la nation américaine. Avec le temps, les États-Unis se sentent piégés par la désindustrialisation et l'évaporation de la base fiscale des multinationales américaines et du système financier.

A l'intérieur de ces deux dynamiques de base, il existe des facteurs secondaires mais néanmoins redoutables qui ont une autonomie relative par rapport aux deux précédentes :

- l'anglicisation accélérée du monde de la recherche, anglicisation particulièrement marquée dans les sciences "dures", mais qui menace les sciences humaines et d'une manière générale les Humanités, mises à mal dans les universités par l'idéologie managériale dérivée du néolibéralisme (cf. Lindsay Waters (2008) et François Rastier (2013)).

- l'anglicisation des institutions internationales et européennes. Nous ne ferons pas de commentaires sur ce point tant il est connu.

- l'anglicisation médiatique, en particulier tout le secteur de la publicité et du marketing.
 - Comment les combattre ?
- S'appuyer sur les points forts, en commençant par les forces en jeu dans les nouveaux équilibres mondiaux qui se mettent progressivement en place, à savoir :
 - le monde hispanique résiste aux pressions impérialistes à la faveur de deux phénomènes complémentaires :
 - L'hispanisation des États-Unis où l'espagnol s'impose comme seconde langue et met en cause la suprématie de l'anglais dans son sanctuaire;
 - le nationalisme des pays d'Amérique latine qui se sont largement affranchis de leur dépendance quasi-coloniale.
 - Le décollage économique de l'Afrique où les langues vernaculaires résistent à la disparition et où sont fortement représentés à côté de l'anglais, comme langue de communication internationale, le français, l'arabe et le portugais. L'Afrique étant le continent voué à la plus forte croissance démographique dans les prochaines décennies, elle est un enjeu stratégique évident. Le glissement vers l'anglais de l'Afrique n'est ni impossible, ni une fatalité. C'est le point de vue que nous avons développé dans la revue Population&Avenir de novembre-décembre 2013.
- Tenir là où la pression est la plus forte :
 - Au niveau des institutions européennes, et particulièrement de la Commission européenne, le plurilinguisme doit être défendu et reconquérir une partie du terrain perdu à l'occasion des élargissements successifs;
 - Travailler en direction des "élites" européennes, largement conquises par l'appel de l'anglicisation, alors que le plurilinguisme est une perspective ô combien plus porteuse d'avenir. Le point d'entrée est celui des médias et des entreprises. Beaucoup d'entreprises internationales n'ont pas opté pour le tout anglais, elles n'en souffrent pas et leur plurilinguisme est plutôt un gage d'adaptabilité aux divers contextes mondiaux.
 - Mener le combat intellectuel au niveau de la recherche et de l'enseignement supérieur dans tous les secteurs, des sciences humaines aux sciences "dures". Ce combat intellectuel concerne l'enseignement proprement dit, les classements des établissements, les colloques, l'édition scientifique et l'enseignement des langues. En ce qui concerne l'enseignement proprement dit, un combat local a été mené à l'occasion du vote en juillet 2013 de l'article 2 de la loi sur l'enseignement supérieur et la recherche, dite "loi Fioraso". Des enseignements supérieurs ne peuvent pas être dispensés majoritairement dans une langue étrangère, même si des dérogations sont permises, comme c'était le cas avec la législation précédente. Mais ces exceptions, mieux définies, sont également mieux encadrées. L'enjeu, c'est l'attractivité de l'enseignement supérieur en France (en Allemagne et en Italie de la même façon), attractivité dont il a été démontré qu'elle n'est pas suspendue à l'anglicisation de l'enseignement supérieur. L'enjeu est aussi le maintien de capacités de recherche menées dans la langue du pays, capacités qui seraient anéanties si l'enseignement advenait à être délivré majoritairement en anglais.
 - Mener au niveau de l'éducation un double combat : pour la diversification des langues enseignées de la maternelle à l'enseignement supérieur, et pour l'élévation du niveau général en langues, y inclus la langue maternelle ou d'éducation.
 - Soutenir la diversité des expressions culturelles à travers les politiques de soutien au cinéma et à l'audiovisuel.

Tels sont les nombreux chantiers sur lesquels l'Observatoire européen du plurilinguisme est engagé depuis plusieurs années.

Bibliographie

- Berner, Christian, 2006, *Nietzsche et la question de l'interprétation*, Conférence d'agrégation présentée le 10 novembre 2006 à l'Université de Bourgogne et le 27 janvier 2007 à l'Université de Lille 3
- Chabot, Jacques, 2005, *Giambattista Vico ou la raison du mythe*, Les écritures du Sud
- Citton, Yves, 2010, *L'Avenir des humanités, Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*, La découverte
- Frath, Pierre, 2007, *Signe, référence et usage*, Le manuscrit
- Foucault, Michel, 1986, *Les mots et les choses*, Gallimard
- Grize, Jean-Blaise, 1997, *Logique et langage*, Orphys
- Hadot, Pierre, 2006, *Wittgenstein et les limites du langage*, Vrin
- Halpern, Catherine, 2008, "Usages de Wittgenstein", in *Sciences humaines*, N°197, octobre 2008
- Halpern, Catherine, 2009, "Wittgenstein - La voie du langage", in *Sciences humaines, Les grands philosophes*, N° spécial N°9 mai-juin 2009
- Hjelmlev, Louis, 1963, 1966 (trad.), *Le langage*, Les Éditions de minuit
- Lévy-Leblond, Jean-Marc, 2010, « La science au défi de la langue », Genève, octobre 2010
- Nussbaum, Martha, 2010, *Not for profit : Why Democracy Needs the Humanities ?* Princeton university press
- Pottier, Bernard, 1974, *Linguistique générale, théorie et description*, PUF
- Rastier, François, 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, PUF
- Rastier, François, 2001, *Arts et sciences du texte*, PUF
- Rastier, François, 2012, *La mesure et le grain*, PUF
- Rastier, François, 2013, *Apprendre pour transmettre - L'éducation contre l'idéologie managériale*, PUF
- Roebke, Joshua, 2010, "Créons-nous le monde en le regardant ?", in *Le monde quantique*, Dossier pour la Science, N°68 juillet-septembre 2010
- Tremblay, Christian, 2002, *Analyse sémantico-syntaxique des textes normatifs ou la linguistique générale au service du droit*, thèse de doctorat en sciences de l'information, ANRT, <http://www.droitmultilingue.com>
- Tremblay, Christian, 2013, "Francophonie : des perspectives favorables ou inquiétantes", in *Population&Avenir* n°715, novembre-décembre 2013
- Vygotski, Lev, 1934, parution en France 1997, *Pensée&langage*, La Dispute
- Waters, Lindsay, 2008, *L'éclipse du savoir* (titre original *Enemies of Promise - Publishing, perishing, and the Eclipse of Scholarship*, Allia
- Wittgenstein, Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophicus, suivi de Investigations philosophiques*, Gallimard
- Wismann, Heinz; Judet de La Combe, Pierre, 2004, *L'avenir des langues*, Cerf